

# 1.

*Méfiez-vous de Stefano Cortez.*

Le conseil qu'elle avait reçu de tant de bouches différentes hantait encore Annabelle Wolfe lorsqu'elle descendit de son vieux 4x4 pour étudier l'hacienda blanche.

« Faites attention, mademoiselle Wolfe, vous ne pourrez pas lui résister. Aucune femme n'en est capable. Il a laissé derrière lui autant de cœurs brisés qu'il y a d'étoiles dans le ciel. »

Mais Annabelle se répéta quelle n'avait rien à craindre. Stefano Cortez avait beau être le bourreau des cœurs du monde équestre, il ne lui ferait pas le moindre effet. Et aucune des mises en garde qu'on avait formulées devant elle ne lui ferait perdre son légendaire sang-froid.

Pourtant, ses mains tremblaient. Et elle savait que le café qu'elle avait englouti au long de la route poussiéreuse qui l'avait menée du Portugal au nord de l'Espagne n'y était pour rien.

Annabelle claqua la porte de sa voiture et s'étira en plein soleil. Malheureusement, sa tension ne diminua pas. Elle avait entendu bien trop d'avertissements et de menaces voilées ces derniers temps, depuis qu'elle avait entamé la tournée des plus grands élevages européens qu'elle effectuait dans le cadre d'un reportage pour le magazine *Equestre*.

Le ranch de Stefano Cortez, Santo Castillo, était le dernier sur sa liste. Le dernier et le plus important :

Cortez vendait les chevaux les plus chers, les plus courus du marché, à des clients triés sur le volet. Ces derniers se battaient presque pour obtenir une invitation du maître des lieux.

Et ils n'étaient pas les seuls : les femmes faisaient de même.

« Le seul élevage dirigé par un étalon », disait une plaisanterie douteuse dans le milieu.

Annabelle fit rouler ses épaules pour les dénouer. Si Stefano ressemblait, même de loin, à l'homme qu'on lui avait décrit, il était certain qu'il essaierait de coucher avec elle. De fait, la plupart des hommes qu'elle rencontrait tentaient leur chance.

Mais Stefano Cortez avait élevé la séduction au rang d'art. La légende disait qu'aucune femme ne s'était jamais refusée à lui. Et si c'était vrai ? Si elle succombait comme les autres ?

Aucun risque, se dit-elle aussitôt. Elle n'était pas d'un caractère sensuel ou passionné. Elle était froide, cérébrale, intimidante. N'était-ce pas ce dont l'accusaient tous les hommes qu'elle repoussait ? A trente-trois ans, elle était un Everest que nul n'avait conquis. Elle resterait sur ses gardes et, si Stefano tentait quoi que ce soit, elle lui rirait au nez.

Annabelle prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. Où était-il donc, ce fameux play-boy qui essaierait de la mettre dans son lit sitôt qu'il la verrait ?

Non loin d'elle, des chevaux à demi sauvages couraient dans des champs couleur d'or, sous un ciel bleu qui s'étendait à l'infini. Le silence était seulement troublé par la mélodie d'un ruisseau invisible et le chant des oiseaux. Juin en Espagne... C'était un endroit si idyllique qu'Annabelle fit un pas vers sa voiture pour y prendre son appareil photo.

Au même moment, une voix masculine se fit entendre dans son dos.

— Vous voici enfin.

Annabelle se figea, le cœur battant, puis prit son sac avant de se retourner lentement. Elle faillit pousser un cri de surprise en voyant l'homme qui se tenait tout près d'elle et l'étudiait d'un regard brûlant.

Du haut de son mètre soixante-quinze, Annabelle était plutôt grande pour une femme. Mais elle devait lever la tête pour regarder l'Espagnol. Et regarder de tout son soûl, c'était exactement ce qu'elle avait envie de faire en cet instant précis.

Stefano Cortez, en effet, était plus séduisant encore en chair et en os qu'en photo. Mince et musclé, il portait un jean usé qui épousait sa taille étroite et ses jambes interminables. Les manches de sa chemise étaient relevées sur des avant-bras musclés et tannés ; il portait ses cheveux un peu longs.

Ses yeux descendirent le long du corps d'Annabelle avant de remonter jusqu'à son visage. Un sourire se dessina sur ses lèvres, comme s'il était satisfait de ce qu'il venait de voir. A son grand dam, Annabelle se mit à trembler. Elle se sentait aussi vulnérable qu'une gazelle examinée par un lion. Et le lion en question était un admirable spécimen de l'espèce...

— Bienvenue chez moi, mademoiselle Wolfe, dit-il avec un léger accent. Je vous attendais avec impatience.

Leurs regards se rencontrèrent enfin, avec une telle force qu'Annabelle faillit reculer. Elle dut faire des efforts considérables pour conserver une mine impassible.

— V... vraiment ? bredouilla-t-elle.

— Votre réputation vous a précédée. La célèbre Annabelle Wolfe, l'intrépide et ravissante journaliste qui parcourt le monde.

Elle redressa le menton, s'efforçant d'arborer un sourire narquois.

— Vous avez vous-même une solide réputation. Stefano Cortez, l'étalon le plus actif de Santo Castillo.

Au lieu de s'offusquer, comme elle s'y était attendue, l'intéressé se mit à rire. Ce simple son, grave et sourd, la fit frissonner intérieurement.

— Vous êtes aussi charmante que je l'espérais, murmura-t-il en s'approchant d'un pas. *Mucho gusto. Encantado.*

Il ne la toucha pas mais sa voix fit à Annabelle l'effet d'une caresse. Elle n'aurait pas été plus troublée s'il lui avait embrassé la main, s'il avait appuyé ses lèvres à même sa peau. La virilité de Stefano Cortez mettait ses sens en feu...

Elle déglutit, crispant les doigts sur la courroie de son sac pour les empêcher de trembler.

— Enchantée, répondit-elle.

Stefano sourit d'un air amusé, comme s'il savait exactement pourquoi elle ne lui tendait ni la main ni sa joue.

— Je me réjouis de passer sept jours en votre compagnie, *señorita*. Cette semaine s'annonce très plaisante.

Ses yeux noirs brillaient d'une promesse sourde, et Annabelle se mit à respirer plus vite. Il était si proche qu'elle percevait la chaleur qui se dégageait de lui. Elle se sentait fragile. Et *féminine*. Son cœur brûlait d'un étrange désir de se laisser aller, de se consumer dans les bras de ce ténébreux inconnu.

Seigneur, que lui arrivait-il ? Stefano Cortez l'avait-il hypnotisée ? Même lui ne pouvait pas avoir un tel pouvoir sur les femmes ! Elle lui mâchait le travail en s'abandonnant à ce genre de rêveries... Elle devait se rappeler que derrière cette séduisante façade se cachait une âme noire et glaciale comme une nuit d'hiver.

Elle fit un pas en arrière, le visage fermé.

— J'en suis flattée, répliqua-t-elle d'un ton acerbe.

Mais vous ne comptez tout de même pas passer la semaine entière avec moi, monsieur Cortez ? J'ai ouï dire que votre intérêt pour une femme s'évanouissait en général après la première nuit.

De nouveau, il parut amusé plutôt que vexé par sa pique.

— Dans votre cas, mademoiselle Wolfe, je suis prêt à faire une exception.

Annabelle déglutit, avec l'impression d'avaler un caillou. Sa gorge était soudain désespérément sèche.

*Ne succombe pas à son magnétisme. C'est celui d'un prédateur.*

— Je préfère travailler seule. Alors merci mais je n'ai ni besoin, ni envie de votre compagnie.

Cette fois, elle l'avait pris de court. Elle le vit à la crispation fugitive de sa mâchoire. Aussitôt, elle s'en voulut de sa brusquerie. Le magazine qui l'employait avait dû déployer des trésors de diplomatie pour le convaincre d'ouvrir son ranch à une photographe et elle risquait de tout gâcher.

— Désolée si je vous ai paru impolie, reprit-elle avec un sourire forcé. C'est juste que j'aime travailler seule. Et puis, je suis sûre que vous êtes très occupé avec le gala de charité que vous donnez le week-end prochain.

Stefano leva tout à coup la main vers elle. Annabelle bondit telle une jument nerveuse, ce qui lui valut un froncement de sourcils irrité.

— Je voulais simplement prendre votre sac, mademoiselle Wolfe.

— Oh ! marmonna-t-elle en rougissant. Je... ce ne sera pas nécessaire.

— Ce n'est peut-être pas *nécessaire* mais vous êtes mon invitée.

— Merci, je vais me débrouiller.

— *Por supuesto.* Mais ça me paraît beaucoup pour une seule personne.

— Normalement, j'ai une assistante.

Elle songea avec affection à Marie, qui se trouvait en ce moment en Cornouailles avec son mari et leur nouveau-né. Puis elle reprit :

— Mais tout ira très bien, ne vous en faites pas. Mes photos de votre ranch vous plairont. Et je travaille seule.

— Vous l'avez déjà dit, observa Stefano.

Il baissa de nouveau les yeux sur elle. Annabelle crut sentir un filet de sueur perler entre ses seins.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? demanda-t-elle.

— Comment ?

— Comme si...

Elle s'interrompit, luttant pour trouver les mots justes. « Comme si vous vouliez me déguster. Comme si vous vouliez faire de moi votre goûter. Comme si vous alliez me jeter par-dessus votre épaule, me porter jusqu'à votre lit et lécher chaque centimètre carré de mon corps... »

— Comme si vous n'aviez jamais vu une femme, acheva-t-elle d'un filet de voix.

A ces mots, son compagnon éclata de rire.

— Croyez-moi, j'en ai vu beaucoup. Et pourtant, vous avez raison, je ne peux pas m'empêcher de vous regarder.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes plus belle encore que je me l'étais imaginé.

— V... vraiment ?

— J'ai vu des photos de vous, mais elles ne sont rien en comparaison de la réalité.

Des photos ? Un frisson d'alarme parcourut aussitôt Annabelle. De quelles photos parlait-il ? De celles prises au mariage de son frère à Londres ? De celles qui la montraient, le visage hâlé par le soleil, lors de son voyage au Sahara ou dans les plaines de Mongolie l'hiver dernier ?

Ou parlait-il de clichés plus anciens, ceux de cette nuit fatidique où son père avait failli la tuer, vingt ans plus

tôt ? Stefano était-il tombé sur les images qui avaient orné les journaux de l'époque, l'une montrant une adolescente de quatorze ans souriante, la seconde le visage marqué par la morsure du fouet ?

Annabelle le dévisagea avec attention mais il se contenta de sourire. Un soupir de soulagement lui échappa. Non, il n'était pas au courant. Sans quoi elle aurait déjà lu de la pitié ou pire encore, de la curiosité dans son regard. Soit il ne savait rien, soit il avait oublié.

Annabelle, elle, n'avait pas oublié. Ses cicatrices étaient là pour lui rappeler, si besoin était, cette nuit de terreur. La fureur de son père l'avait marquée à jamais, même si elle en cachait habilement les conséquences sous son maquillage.

— On dirait que vous n'appréciez guère les compliments, fit Stefano en penchant la tête de côté.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Vous avez presque l'air... en colère.

— Pas du tout.

Il était bien trop perspicace au goût d'Annabelle, qui fit mine de chasser une peluche du revers de sa veste.

— Mais vous devez savoir que je suis au fait de votre réputation, reprit-elle. Je ne vous donnerai pas la satisfaction de m'ajouter à la longue liste de vos conquêtes. Vos compliments ne vous mèneront donc à rien.

— Un compliment n'est jamais perdu. Et vous êtes très belle. *Belleza*.

— Gardez vos belles paroles, Casanova. Je suis impossible à séduire.

Une lueur d'intérêt éclata dans le regard de Stefano, comme si elle venait de lui lancer un irrésistible défi. Quelques mèches jouaient sur son front, soulignant le flamboiement de ses yeux.

— Je l'ai entendu dire, répondit-il enfin.

— Quant à moi, Afonso Moreira m'a mise en garde, ajouta Annabelle.

— Ah. Mon rival portugais. Qu'est-ce qu'il vous a dit d'autre ?

— Que vous étiez un play-boy, que vous preniez sans hésiter le cœur des femmes en même temps que leur vertu. Il m'a recommandé de boucler la porte de ma chambre.

Comme elle le dévisageait, le soleil passa derrière lui et parut encadrer sa chevelure noire d'un halo. Il évoquait un ange ténébreux, fraîchement tombé sur Terre pour la tenter.

— Moreira a raison, fit-il d'une voix douce.

Annabelle le dévisagea, bouche bée. C'était bien la dernière réponse qu'elle avait attendue.

— V... vraiment ?

— *Sí*. Il m'a très bien décrit.

Annabelle ne savait que dire. Elle avait vaguement conscience de la brise chaude qui lui enveloppait la nuque et faisait voler les mèches échappées de son chignon. Elle fixa Stefano, captivée par les tourbillons qui animaient les profondeurs de son regard. Ses yeux n'étaient pas noirs comme elle l'avait d'abord cru, mais un mélange de couleurs : terre brûlée d'Espagne, obsidienne, ocre de Sienne.

Il leva la main vers son visage, s'arrêtant à quelques millimètres à peine de sa peau. Annabelle aurait juré sentir la chaleur qui irradiait de ses doigts. Elle crut que son cœur allait exploser tant il cognait dans sa poitrine. Comme animés d'une volonté propre, ses pieds reculèrent vers le 4x4.

Avec un froncement de sourcils, Stefano laissa retomber son bras.

— Oui, vous êtes très belle, mademoiselle Wolfe. Et je suis certain que nombre d'hommes vous trouvent très attirante. Malheureusement...

— Ce n'est pas votre cas ? acheva-t-elle comme il laissait la phrase en suspens.

— Disons simplement que vous n'êtes pas mon type de femme.

Annabelle aurait dû être soulagée de l'apprendre. Etrangement, elle éprouva un sentiment qui ressemblait fort à de la déception.

— Oh. Parfait, alors.

— Vous voyez ? Vous n'avez rien à craindre de moi.

Annabelle le dévisagea, perplexe. Avait-il perçu sa peur ? L'avait-il sentie sur le point de tourner les talons et de s'enfuir comme une vierge effarouchée ? Une chose était sûre : elle était vierge, et pas particulièrement rassurée !

Mais c'était sa réputation qui était en jeu. Redressant le menton, elle lui adressa un sourire plein de morgue.

— Je vous assure que je n'ai pas peur de vous.

— Bien.

Il s'approcha d'elle, la couvant d'un regard brûlant avant d'ajouter :

— Comme ça, vous n'aurez pas besoin de fermer la porte de votre chambre à clé.

Elle détourna le regard, terriblement embarrassée. Elle avait supposé que cet incorrigible play-boy essaierait de la séduire et il s'avérait qu'elle n'était pas son genre ! Elle était apparemment la seule femme au monde à le laisser de marbre.

Elle, en revanche, était mal à l'aise. Elle avait chaud mais elle savait que le soleil qui cognait sur ses épaules n'y était pour rien. Il n'y avait qu'une seule explication à cela : pour la première fois de sa vie, Annabelle ressentait du *désir*.

Et il ne flirtait même pas avec elle ! Pas étonnant qu'il eût laissé tant de cœurs brisés dans son sillage...

— Laissez-moi vous aider.

Sans attendre sa réponse, il alla ouvrir son coffre. Il en

tira sa grosse valise et étudia le matériel photographique entassé à l'arrière.

— Je reviendrai chercher le reste.

— C'est inutile.

— Je reviendrai quand même. Suivez-moi, je vous conduis à votre chambre.

Repoussant fermement les images qui se présentaient à son esprit, Annabelle épaula la sacoche qui contenait son appareil et lui emboîta le pas. Elle regrettait bien, en cet instant, de ne pas être la femme impavide et téméraire que tout le monde voyait en elle. La vérité, c'était qu'elle ne se sentait bien que derrière son appareil. Sitôt qu'elle le laissait, elle avait l'impression d'être horriblement vulnérable.

Et terriblement seule. *Toujours* seule.

Elle inspira profondément, se morigénant en son for intérieur. Sa mission serait terminée dans une semaine et elle ne reverrait jamais Stefano. Ce n'était tout de même pas si difficile. Il lui fallait juste résister à son charme.

Mais que se passerait-il s'il changeait d'avis et décidait de la séduire, vraiment ? Serait-elle capable de lui tenir tête ? Ou se consumerait-elle dans les flammes de la passion ?

Elle trébucha, luttant contre une envie viscérale de tourner les talons, de remonter dans son Land Rover et de prendre la poudre d'escampette. « Je ne lui plais pas, se répéta-t-elle. Je suis en sécurité. »

Mais lorsque Stefano atteignit la porte de l'hacienda et se tourna vers elle, la lueur qui brillait dans ses yeux lui fit se demander si, loin d'être en sécurité, elle ne venait pas plutôt de se jeter dans la gueule du lion.